

TRAVAUX ORIGINAUX

LA BANANE

Dr Albert JOBIN

Prof. agrégé à la Faculté de Médecine

“ A quelque chose malheur est bon ”—dit le proverbe. Il serait en effet intéressant de passer en revue tout ce que la guerre actuelle nous a valu de bon, malgré tout. Mais la nomenclature en serait trop longue, et d'ailleurs inopportune dans cette revue. Seulement pour ce qui regarde la médecine, cette guerre aura eu entr'autre effet celui de faire mieux connaître la valeur relative des aliments et surtout de mettre en pleine lumière certains produits dont la teneur alimentaire était ignorée, du moins de votre humble serviteur. La banane est du nombre de ces derniers; et elle offre ce double avantage d'être reconnue aujourd'hui, et comme une nourriture, et comme un régime diététique.

*
* *

Grâce à des analyses faites par les meilleures autorités, la banane est connue aujourd'hui sous un meilleur jour. Ce produit

**INFECTIONS ET TOUTES
SEPTICEMIES**

(Académie des Sciences et Société
des Hôpitaux du 22 décembre
1911.)

LABORATOIRE COUTURIEUX
18. Avenue Hoche - Paris

Traitement LANTOL
— PAR LE —

**Rhodium B. Colloïdal
électrique**

Ampoules de 3 cm'

croît, comme on le sait, dans les pays tropicaux, au Congo dans l'Afrique centrale; aux Antilles dans les îles de la Jamaïque et de Cuba; dans l'Amérique centrale, particulièrement Guatemala et au Nicaragua; dans l'Amérique du Sud, surtout au Brésil, à la Guiane anglaise et à l'Orenoque; enfin dans les États du Colorado, de l'Indiana, et de la Floride.

Importée à Boston en 1870 pour la première fois, la banane est aujourd'hui le fruit le plus populaire. Il s'en consomme annuellement aux États-Unis plus de 50 millions de branches, ou mieux de "régimes" pour employer un terme français.

Sa popularité vient d'abord de son bon goût. Sa chair molle est en effet d'une saveur douce et agréable, et même quelque peu sucrée. Aussi, à part de rares exceptions, tout le monde en mange. On la voit sur la table du riche, comme sur celle du pauvre.

C'est aussi un fruit généralement sain. La nature l'a couvert d'une pelure qui le met à l'abri de l'air, des poussières, des microbes, et par conséquent de toute décomposition.

Bonne et propre, la banane est aussi peu coûteuse, surtout aux États-Unis où, moyennant 7 à 8 cents la douzaine, l'on peut s'en procurer de très belles. Malheureusement dans notre pays il faut payer de 30 à 40 cents, et même davantage, pour en avoir autant. Evidemment sur cet article comme sur bien d'autres, les marchands de gros réalisent des profits exorbitants, scandaleux.

Le gouvernement nous conseille avec raison de ménager le blé, la viande, le gras, le sucre. Alors que ne prend-il les moyens de favoriser l'importation des bananes en plus grande quantité, et d'en régler le prix de vente, afin que notre peuple en fasse une partie de sa ration alimentaire. Car la qualité principale de la banane est sans contredit celle d'être une nourriture. Elle vaut autant, sinon mieux, que la patate. Jugez-en par l'analyse suivante, parue dans le Bulletin No 28, publié par le Département de l'agriculture des États-Unis.

Eau	78.3%	75.3%
Protéine	2.2	1.3
Gras	1.	0.6
Hydrocarbones	18.	22.0
Sels	1.	0.8
Nombre de calories par livre...	385	460

En mûrissant, une bonne partie des matières farineuses de la banane se transforme en sucre. C'est le même phénomène qui se passe dans certaines de nos pommes canadiennes. Vertes et im-mangeables à l'automne, quand on les cueille, elles mûrissent au cours de l'hiver. Elles deviennent alors de couleur grise; et la chair, en devenant plus molle, est d'une saveur agréable et sucrée.

Comparée aux autres aliments, la banane tient une place avantageuse, comme l'indique le tableau suivant,—extrait du même Bulletin No 28,—et qui donne le nombre de calories par livre de différents comestibles:

Banane.....	460
Epinards	110
Pois verts	465
Oignons	225
Panais	300
Choux	145
Blé d'Inde	470
Fèves	570
Bettes	215
Macaroni	415
Gruau	285
Asperges	105
Carottes	410

Mollusques	240
Homard	390
Huitres	230
Morue	335
Plie	290
Flétan	470
Poulet	505
Round steak (maigre) ..	540
" gras moyennement.	950
Lait	325
Pommes	290
Fraises	365
Figues	380
Raisins	450
Oanges	240

Aussi dans les pays où on la cultive, la banane forme-t-elle la base de l'alimentation du peuple. On l'appelle la nourriture du pauvre. La population du Brésil, qui se nourrit presque exclusivement avec ce fruit, est remarquable par sa force et son endurance. On constate la même chose au Congo, dans l'Afrique centrale.

Dans ces pays on mange la banane rarement crue, mais plutôt cuite. Desséchée et réduite en farine, on en fait des bouillies qui sont presque aussi nourrissantes que celles faites avec de la farine de blé, mais qui, par contre, sont plus faciles à digérer.

* *
*

Malgré toutes ces qualités, il est encore des gens qui n'aiment pas les bananes, parceque, disent-ils, ils les digèrent mal. La raison en est bien simple: c'est qu'ils les mangent avant qu'elles soient complètement mûres. Car, au point de vue de la digestibilité, il y

a autant de différence entre une banane mûre et celle qui ne l'est pas, qu'il y en a entre une patate cuite et une patate crue.

Comment reconnaître qu'une banane est mûre? Ceci est très important. La plupart croient que la couleur jaune de la peau est un signe de maturité. Et bien! c'est une erreur. La banane est mûre quand la pelure est couverte de taches noires et est devenue de couleur brune. Alors la chair, quelque peu ramollie, est devenue d'une saveur douce, agréable, et même sucrée. A ce point de maturité, la banane fond véritablement dans la bouche; il n'est pas besoin de la mastiquer.

Maintenant tous les médecins considèrent avec raison qu'un aliment est d'autant plus facile à digérer qu'il reste moins longtemps dans l'estomac. Or la banane mûre est de tous les aliments celui qui y séjourne le moins longtemps. Jugez-en par le petit tableau suivant, qui ne manque pas d'intérêt, et dont j'ai cherché en vain l'auteur.

Aliments	durée moyenne de la digestion	
Banane	1	45 minutes
Gruau	3	5 "
Fèves	2	30 "
Choux	4	30 "
Oignons	2	5 "
Pois verts	2	35 "
Patates bouillies	3	30 "
Tomates	2	5 "
Choux de Siam	4	00 "
Bœuf bouilli	4	15 "
Bœuf rôti	3	20 "
Mouton rôti	3	15 "
Lard rôti	5	20 "

Oeufs	3	“	30	“
Gibier bouilli	3	“	00	“
Morue	3	“	30	“
Maquereau	4	“	00	“
Pommes	2	“	30	“
Noix	4	“	00	“
Oranges	2	“	45	“
Prunes	3	“	40	“

Dans les pays de production, les bananes se mangent généralement cuites. Il y a différents modes de préparation. On les fait cuir soit dans l'eau, soit au four, ou sur la cendre avec leur pelure. On les fait aussi rôtir sur le gril. Ainsi préparées, elles sont, paraît-il, meilleures au goût, plus nourrissantes et plus faciles de digestion. On conseille de les faire cuire avant qu'elles aient atteint leur complet état de maturité.

* *
*

Voilà pour le côté pratique, économique de la question; ce qui n'est pas indifférent dans un temps où le comestible se fait de plus en plus rare. La banane offre aussi un côté médical qui n'est pas moins intéressant.

En raison de sa digestibilité et de sa valeur nutritive, une diète à base de banane est un adjuvant précieux au cours de certaines maladies, notamment les maladies des rognons — de gravité moyenne — et la fièvre typhoïde. Le Dr W. C. Ussery, de Kentucky, affirme que, “ au cours de la fièvre typhoïde, il n'a donné à ses malades que des bananes pour toute nourriture, et cela avec les plus heureux résultats. Sans doute, ajoute-t-il, cette diète n'a pas changé le cours de la maladie, mais elle a empêché la déperdi-

tion des forces du patient. Et les sujets ainsi traités étaient en meilleure condition de santé quand arriva la période de convalescence."

Dans les maladies de nutrition, surtout celles où il y a hyperacidité des humeurs, le régime de la banane est particulièrement indiqué. C'est un excellent correctif, précisément à cause des sels alcalins qu'elle contient. Voici une analyse des sels contenus dans la banane :

Silice	2.19%
Chaux	1.82
Oxyde de fer.....	0.18
Acide phosphorique	7.68
Magnésie	6.45
Soude	15.11
Potasse	43.55
Oxyde de soufre.....	3.26
Chlore	7.23

Dans la Guiane anglaise, on l'emploie pour la nourriture des enfants et des invalides.

En Afrique équatoriale, les blancs emploient la farine de banane, préférablement au gruau et à l'arrow root, dans les gastrites aiguës et les maladies des intestins.

Dans les colonies françaises de Cochin-Chine, on l'emploie avec succès dans les cas de diarrhée prolongée. Son action consiste surtout à favoriser la formation de l'acide lactique et à empêcher la putréfaction des matières dans l'intestin. Dernièrement une de mes malades, souffrant de tuberculose pulmonaire, a vu guérir sa diarrhée chronique par l'usage de bananes cuites sur la cendre.

Enfin les estomacs délicats se trouveront très bien de l'usage des

bouillies faites avec de la farine de banane. L'expérience en a été faite avec succès dans certains hôpitaux de New-York, particulièrement au "Presbyterian Hospital".

—:O:—

BIBLIOGRAPHIE

NOUVELLE METHODE DE VACCINATION ANTITYPHOÏDIQUE. LE LIPO-VACCIN T A B, par le Dr LE MOIGNIC, médecin de 1^{ère} classe de la marine, et le Dr SÉZARY, ancien Chef de Clinique à la Faculté de médecine de Paris, 1918. 1 vol. in-16, 80 pages cartonné, 2 francs. (Librairie J.-B. Baillière et fils, 19, rue Hautefeuille, Paris.)

Tous les médecins reconnaissent aujourd'hui l'efficacité de la vaccination préventive contre les fièvres typhoïdes et paratyphoïdes.

Les méthodes actuelles ont l'inconvénient d'une certaine toxicité et de la multiplicité des inoculations.

MM. Le Moignic et Sézary ont réussi à réaliser un vaccin à excipient huileux, hypotoxique, ne nécessitant qu'une seule injection, c'est le *lipo-vaccin*.

Principaux chapitres: Considérations sur les principes de la vaccination antityphoïdique.

Inconvénients des vaccins excipient aqueux.

Principes du vaccin à excipient huileux.

Préparation du lipo-vaccin.

Technique de la vaccination par le lipo-vaccin T A B. Les réactions cliniques consécutives à l'inoculation du lipo-vaccin T A B.

Réactions humérales chez les sujets vaccinés par le lipo-vaccin T A B.

LES PREMIERES HEURES DU BLESSE DE GUERRE,
par MM. les Médecins-majors R. BERTIN et A. NIMIER.
Préface du médecin inspecteur général JACOB, un volume in-
8° écu (Collection Horizon), avec 50 figures et 4 planches
hors texte (Masson & Cie, Editeurs) 4 fr.

S'il est un livre écrit à *l'avant* — et *pour l'avant*, — c'est bien celui-ci.

Ouvrage médico-militaire dans toute l'acception du terme, les auteurs ont tenu compte autant des considérations de circonstances, de temps, de milieu que des indications proprement médicaux. Leur livre est celui de soldats autant que l'œuvre de médecins compétents et qualifiés pour l'écrire.

Fait dans le but d'obtenir une meilleure utilisation tant du personnel médical que du matériel et de ressources parfois trop disséminés, ce manuel étudie :

Le traitement et la relève des blessés dans la guerre de tranchée—, dans la guerre de mouvement, — le poste de secours en front stable et dans les périodes d'attaque,—le traitement des différentes plaies, etc.

Dans ce livre se trouve codifiée l'expérience de presque tous nos jeunes confrères, et au moment où l'armée américaine entre en ligne, nous pouvons prédire que ce petit manuel jouira chez elle comme chez nous d'une place de faveur.

LEÇONS PRATIQUES D'ALIMENTATION RAISONNÉE.—Une brochure publiée sous les auspices de la Société scientifique d'hygiène alimentaire, de 130 pages. (Masson et Cie, Editeurs, Paris.) Prix net 1 fr. 25

Les nouvelles restrictions qui nous sont imposées nous obligent à chercher des aliments de remplacement. Encore, pour le faire sciemment, faut-il connaître quels sont les besoins vitaux de l'organisme et les aliments susceptibles de les satisfaire.

On se soucie trop peu, en général, de ces connaissances élémentaires, et peut-être faut-il chercher là une des causes de l'amaigrissement constaté un peu partout. La brochure que publie M. Hemmerdinger vient combler cette lacune. Elle nous apprend, si nous l'ignorons :

Les besoins de l'organisme.—Les différents aliments.—Comment faire son marché.—Comment faire ses menus.—Comment éviter les gaspillages.—Les régimes.—Les crimes d'une mauvaise alimentation, etc. . .

L'auteur s'est attaché à développer dans cette brochure de vulgarisation le côté pratique de son enseignement, et les leçons qu'il nous donne, claires, concises, nous seront un moyen de faire "bonne chère, avec peu d'argent".

NOTES pour servir à l'Histoire de la Médecine au Canada

Par les Drs M.-J. et GEO. AHERN (*suite*)

“ M. Menouil, chirurgien du roi, qui par dévotion est venu
“ dans ce pays depuis quelques années, et qui s'est rendu recom-
“ mandable par les belles cures qu'il a faites tant en France qu'au
“ Canada, voyant que son hydropisie augmentait extraordinaire-
“ ment, crut qu'il lui fallait faire des ouvertures aux jambes pour
“ attirer les eaux qui menaçaient de l'étouffer. On en fit la con-
“ sultation et cela fut conclu, et exécuté dans la Semaine Sainte.
“ On lui fit de grandes et profondes incisions, en sorte qu'on
“ voyait la membrane de l'os. On craignait qu'elle ne mourut dans
“ l'opération. Il s'est écoulé peu d'eau, la corruption s'y mit aus-
“ sitôt et il se produisit de la gangrène que M. Menouil traita par
“ des lavages de plaies avec l'eau-de-vie. Elle a beaucoup souffert.
“ Elle est morte le 4 avril 1652 le jeudi de l'octave de Pâques. (84)

Le 1er août 1650, il est présent au Contrat civil de profession de la Mère Catherine Vironceau de St-Joseph, fait par Audouart
“ en présence d'honorable homme M. François Menouil, chirur-
“ gien ordinaire de Sa Majesté, et l'un des Conseillers nommés
“ par Sa Majesté au Conseil de Québec ”. (85)

Le 7 décembre 1650, il est encore témoin au contrat de la
Sœur Catherine Chevalier de la Passion.

Menouil était aussi l'ami des Jésuites. Le 8 décembre 1650, jour de la profession aux Ursulines de la Mère St-Dominique, il dîna chez les RR. PP. Jésuites avec M. le Gouverneur.

Le 1er janvier 1651 le Supérieur des Jésuites lui envoie une grande médaille de St-Ignace.

Le jour du St-Sacrement de la même année, M. Menouil est un de ceux qui portent le dais à la procession. (86)

a. Reproduction interdite.

84. Richaudeau, *Lettres de la Rev. Mère Marie de l'Incarnation*, vol. I, p. 525 et suivantes.

85. *Annales de l'Hôtel-Dieu et Greffe d'Audouart*.

86. *Journal des Jésuites*, pp. 146, 147, 155.

MENZIES ou MINZIES.

Dimanche, 1^{er} août 1784, M. Minzies, chirurgien du 84^e régiment, partit de Québec pour Londres dans le navire "Caesar", Capt. Miller. (87)

MENZIES.

En 1775 le Gouverneur Carleton envoya Menzies, qui était assistant-chirurgien du 7^e régiment, à la Baie St-Paul avec instruction de traiter gratuitement tous ceux qui avaient la maladie de la Baie. Il fut rappelé la même année à l'occasion de l'invasion du Canada par les Américains. Il est mort en 1776. (88)

MERCIER, Jacques.

Il était à Lorette en 1748. (89)

MERCIER.

Il y avait un docteur Mercier à St-Anselme de Lévis en 1872. (90)

MERIC, Jean-Ponce.

Fils de Pierre et de Jeanne Fougueret, de Ste-Eulalie, Bordeaux, il demeurait à Québec où il épousa le 3 novembre 1725, Marie-Josephite Maillou, âgée de 25 ans, fille de Joseph Maillou Des Moulins et de Louise Achon, sa deuxième femme. (91)

87. *Gazette de Québec*, No 989.

88. *Trans. de la Soc. Litt. et Hist.* 1^{re} Série, 1854, vol. X, article 8. *Bull. des Recher. Hist.*, 1895, p. 141.

89. Tanguay, *Dic. Gén.*, vol. V, p. 607.

90. Roy, *Hist. de la Seigneurie de Lauzon*, vol. V, p. 32.

91. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. I, p. 405; vol. VI, p. 2.

Ils n'eurent que deux enfants, le dernier venant au monde six mois après la mort de son père, survenue le 16 septembre 1727, à l'âge de 40 ans.

Le 21 octobre 1728, la veuve Méric épouse, à Québec, le confrère de son mari, le docteur Pierre Desnouhes.

En 1825 il prit une action contre un sieur Gane (Gagné), charpentier de Lorette, pour se faire payer un compte pour soins et remèdes. Le 12 mars 1728, autre action dans le même but contre M. Lamanaudière. (92)

MEZLER.

" 14 août 1787 Magdalen Cantin. ecr à St-Thomas, dt au docteur Mezler du corps des chasseurs pour soigner son enfant depuis 14 jusque le 21 may pour des cataplasmes, pour des purges et l'ouil d'amandes et pour ses peines: 8 louis.

Mezler. (93)

MIDLICOT, Thomas.

Thomas Midlicot, chirurgien de Québec, épouse le 10 août 1786, Hanna Saul, de la même place. Le mariage eut lieu à la Cathédrale anglaise de Québec. (94)

MILLS.

Père de H. H. Mills, l'auteur d'une Histoire du Canada. Il était chirurgien dans l'armée. (95)

MIRAMON, Jean.

Il entre le 18 août 1734, à l'Hôtel-Dieu du P.-S. Québec, et sort

92. *Doc. du Rég. Franç. aux Arch. Judic.*, 2 rue Cook.

93. *Doc. du Rég. Franç., Arch. Judic.*

94. *Rég. de la Cathédrale anglaise de Québec.*

95. Roy, *Hist. de la Seigneurie de Lauzon*, vol. II, p. 314.

le 22 du même mois. Il était chirurgien à bord "Le Rubis". (96)

MOLLAIN, Pierre-Marcelain.

Apothicaire de la ville de Paris, il accompagne en 1613, le docteur Pierre Jobert et le chirurgien Loys Lange dans l'expédition envoyée par Simon Le Maistre, marchand de Rouen, pour porter des secours en Acadie. (97)

MONDELET, Dominique.

Chirurgien et soldat du Régiment de la Reine, Compagnie de Maron, il naquit en 1735 de Didier et d'Anne Manevant, de St-Sulpice, Paris. Le 23 avril 1759, il épouse, à Québec, Marie-Françoise Hains, âgée de 19 ans.

Elle mourut et fut enterrée le 7 janvier 1813, à la Longue-Pointe. (98)

Il était le grand père du juge Mondelet, mort en 1875.

Il fut notaire aussi bien que médecin: "Mondelet a exercé le "notariat dans les campagnes le long de la rivière Chambly, quelques années après la conquête du pays par les anglais. (99)

En 1769, pratiquant à Chambly comme médecin, il annonce qu'il a acheté la terre de Jean-Marie Rensen, située dans la seigneurie de M. Jennison, à St-Charles, Rivière Chambly (Gazette de Québec, No 219).

En 1781 le gouverneur Haldimand entreprit de constituer le notariat dans la province de Québec. Cette tâche fut confiée, pour le district de Montréal, aux juges Fraser et Hertel de Rouville. Le 20 août de la même année ils écrivaient à Haldimand

96. *Arch. de l'Hôtel-Dieu.*

97. Roy, *Hist. de la Seigneurie de Lauzon*, vol. II, appendice I.

98. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. VI, p. 62.

99. Roy, *Histoire du Notariat au Canada*, vol. II, p. 416.

lui envoyant la liste des notaires qu'ils proposaient pour des commissions. Dans cette liste, nous lisons: " Nous omettons de la " liste Chatellier qui a une commission pour l'île Jésus et Mondelot, qui, sans avoir de commission, a pris sur lui d'agir comme notaire depuis plusieurs années. Leurs procédures nous ont souvent donné beaucoup de trouble. Quelquefois nous les avons fait appeler devant nous. Quelquefois ils ont fait défaut de comparaître et quelquefois ils ont fait des compromis avec les parties. " Nous avons depuis longtemps eu en vue de recommander à " votre Excellence de les démettre et nous prenons l'occasion qui " se présente de vous le proposer. (100)

Retranché ainsi du cadre des notaires, il adresse au gouverneur un placet qui n'eut aucun succès. (101)

MONTFERRAND dit CHEVALIER, Jean.

Le 27 juillet 1755, il entre au collège des Pères Jésuites pour se faire traiter par les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu du P.-S. de Québec, qui y étaient logées temporairement, voici à quel propos. Le 7 juin précédent, leur hôpital avait été détruit par le feu allumé par la " malice d'un matelot ". Chassées de leur maison, elles furent recueillies par les Ursulines et gardées par elles pendant trois semaines jusqu'à ce qu'une salle du collège des Jésuites fut prête à les recevoir. Quand elles demeurèrent chez les Jésuites, elles purent prendre des malades en attendant que leur hôpital fut rebâti. Montferrand sortit guéri dans le mois d'août de la même année. Deux ans plus tard, le 2 novembre 1757, il arrive au nouvel hôpital, ouvert depuis le 1er août de la même année, et y demeure jusqu'au 8 janvier 1758. Cette fois il dit qu'il vient de Béry, qu'il est aide-chirurgien et âgé de 25 ans. (102)

100. *Arch. du Ca.*, série B. vol. 74, p. 154, cité par Roy, *Hist. du Notar. au Can.*, vol. II, p. 132.

101. *Ibid.*, vol. 219, pp. 59, 281, cité par Roy, *ibid.*, vol. II, p. 140.

102. *Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec.*

MOREAU, Nicolas.

Il eut un enfant qui fut baptisé à St-Laurent de Montréal, le 3 octobre 1755 et enterré le même jour. (103)

MOREAU, Louis.

Fils de François et de Françoise Dubout, de St-Georges, évêché de La Rochelle, il est né en 1649 et s'est marié le 21 février 1678, à Ste-Famille, à Elizabeth Gagnon, dont il eut deux filles. Une de ses filles, Elizabeth, née le 2 octobre 1679, se marie le 5 avril 1700 à Gabriel Courtois de Batiscan; l'autre est née le 4 novembre 1681, au Château-Richer.

Il mourut et fut enterré à Québec le 14 janvier 1683. Sa veuve épousa, le 25 mai 1684, Jean Baril, à Ste-Famille. (104)

MORET, Jean-François.

Chirurgien du "St-François", âgé de 21 ans, il entre à l'Hôtel-Dieu du P.-S. le 14 juillet et en sort le 24 du même mois, 1739. (105)

MORRIN, Joseph.

Né dans le comté de Dumfries, en Ecosse, il vint avec ses parents au Canada, alors qu'il était très jeune. Il reçut son éducation à l'école du Rev. M. Wilkie, à Québec, étudia la médecine ici et compléta ses études médicales à Edinbourg et à Londres. Après avoir obtenu ses diplômes de docteur en médecine, il revint à Québec où il pratiqua et s'acquitta graduellement une des plus belles et des plus lucratives clientèles.

103. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. VI, p. 92.

104. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. I, p. 442.

105. *Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec*.

Dans le "Journal de Labadie", on lit qu'en "1821, le pont de "glace prit devant Québec. Le même jour il passa deux canots "pour traverser du monde; un pour chercher le docteur Morrin "pour Magloire Bégin, tanneur de Lévis, qui était dangereuse-
"ment malade". (106)

Douglas le mentionne dans ses Mémoires (page 89).

En 1826 il était médecin à l'Hôtel-Dieu et le fut pendant de longues années. Son portrait orne la chambre des médecins et chirurgiens de cet hôpital. En 1826 encore, il fonda la Société Médicale de Québec et en fut le premier président. (107)

En 1831, il était bibliothécaire de la Société Littéraire et Historique de Québec.

En juin 1835, il tomba malade des fièvres typhoïdes et fut soigné par Fargues et Parant. Robitaille, son clerc, se fit garde-malade pour la circonstance et se montra si dévoué et se rendit si utile que Morrin s'en rappela toujours et donna maintes preuves de sa reconnaissance au jeune étudiant. (108)

Cette attaque de fièvres typhoïdes ne fut probablement pas très sérieuse puisqu'en juillet de la même année Morrin était assez bien pour signer avec d'autres citoyens de Québec, une requête au Gouverneur Alymer demandant de faire faire un tracé de chemin de fer entre Québec et Portland. (109)

Sa femme était morte l'année précédente d'un cancer de l'utérus. Il avait une fille et une belle-sœur. Celle-ci s'appelait Madame Paffèr.

Il vécut quelque temps dans une maison de la rue d'Auteuil, propriété d'Andersen, plus tard celle de Wade, et dont le site est présentement occupé par la maison de Madame John Sharples.

106. Cité par J.-E. Roy, in *Hist. de la Seigneurie de Lauzon*, vol. IV, p. 155.

107. G. Gale, *Quebec Twixt Old and New*, p. II.

108. Robitaille, *Mémoires*.

109. Roy, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, vol. V, pp. 438, 448.

Morrin était président de l'Ecole de Médecine, lors de son inauguration, le 15 mai 1848; il était aussi président du Collège des Médecins et Chirurgiens du Bas-Canada.

En 1849 il fut un des directeurs de l'Asile des Aliénés de Beauport, après en avoir été avec Douglas et Frémont, un des fondateurs.

Il était médecin de la prison. Sur la fin de sa vie, Marsden l'accompagnait dans ses visites aux prisonniers.

Le docteur Morrin est mort le 29 août 1861.

Né de parents pauvres, il dut à son énergie et à ses propres mérites la belle position qu'il occupa dans la société civile et médicale de Québec. Il était généralement aimé et respecté. S'intéressant beaucoup aux affaires publiques, il fut pendant plusieurs années conseiller de ville, et, à deux reprises, maire de Québec. C'est pendant le premier terme qu'il servit comme maire que fut posée la pierre angulaire du Monument des Braves à Ste-Foye, le 18 juillet 1855. En 1857, il fut réélu maire de Québec, mais cette fois par le peuple. Depuis 1840 jusqu'à cette date, ce magistrat avait toujours été élu par le Conseil. Le 25 mai 1857, le maire, les Conseillers et les citoyens de Québec adressèrent un mémoire à la Reine Victoria lui demandant de choisir Québec comme capitale du Canada et comme siège du futur gouvernement. Cette requête était signée par le maire, le docteur Morrin, et le greffier de la ville, l'historien F.-X. Garneau. (110)

Morrin eut pendant longtemps la grande surveillance de la Grosse-Ile et de l'Hôpital-de-la-Marine. Il fut frappé de paralysie un ou deux ans avant sa mort. Il laissa une forte somme au docteur (ministre) Cook pour fonder à Québec un collège protestant dirigé par le personnel de l'église St-André à laquelle il appartenait. C'est le collège Morrin, situé sur la rue St-Stanislas. Il

avait toujours eu l'idée de fonder une maternité. (111) C'est lui qui fonda les prix Morrin à l'Université Laval.

MORRISSON, Daniel.

Il demeurait à Québec en 1779 où il annonce " qu'il se propose " de partir pour l'Angleterre par la première occasion et prie tous " ceux à qui il doit de lui apporter leurs comptes pour en être " païés, et tous ceux qui lui doivent de la païer incessamment afin " d'éviter des poursuites ".

Dan. Morrisson.

" N. B. Il a un bon assortiment des meilleurs remèdes qu'il " vendra à bon marché pour argent comptant." (112)

Le 17 août 1783 Peter Stuart par la voie de "La Gazette", prie tous ceux qui doivent à la succession du docteur Daniel Morrisson, décédé, d'avoir à payer avant le 25 octobre suivant (No 940).

MOUET.

Voir DENGLADE.

MULHOLLAND, Michael.

Né à Portsmouth, Angleterre, il étudia la médecine et devint membre du Collège Royal des Chirurgiens de Londres. Il vint au Canada en 1827 sur un vaisseau venant de Chine. Il pratiqua pendant plusieurs années à Ste-Anne-de-la-Pérade et mourut âgé de 48 ans à l'Hôpital de la Marine, à Québec, le 20 novembre 1844. (113)

111. Ol. Robitaille, *Mémoires*, p. 393.

112. *Gazette de Québec*, No 728.

113. *Ephémérides québécoises*, 1844.

MURRAY, Bernard.

A Québec, le 5 août 1828, Mgr le Coadjuteur, bénit le mariage du docteur Bernard Murray avec Mademoiselle Julie Dorion, fille de feu Pierre Dorion de Québec.

Le "Belfast Chronicle" du 28 mai 1834 annonce la mort du docteur Bernard Murray, arrivée le 21 du même mois, à Belfast, où il pratiquait, à l'âge de 35 ans. Son frère, l'Abbé Murray, l'avait précédé dans la tombe de quelques mois.

Le docteur était très estimé pour son habileté et pour sa charité envers les pauvres. Il avait autrefois pratiqué à Québec, quoique son nom ne soit pas dans les almanachs des adresses de 1822 ni de 1826.

N

NAVARRE, Paul-Maurice-Jean.

Fils de Jacques et de Marie Mousseux, de Maubourquet, diocèse de Tarbes, en Armagnac, il épousa à St-Sauveur-de-Cayenne, le 18 février 1765, Geneviève de La Roche, veuve de Pierre Gallet, de St-Eustache, Paris. Il était encore mineur, lors de son mariage.

Il vint au Canada pendant cette année ou l'année suivante, parce que Tanguay dit qu'un enfant, né de ce mariage, fut enterré le 17 juillet 1766, aux Ecureils, cinq jours après sa naissance. (1)

Il était chirurgien-major du vaisseau du roi "Le Favory", qui fit naufrage sur les côtes de Terre-Neuve. Navarre y perdit une partie de sa fortune et la vie. Sa femme l'accompagnait évidemment dans ses courses, puisqu'elle recueillit ses effets les plus pré-

1. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. VI, p. 141.

cieux, vint à Montréal, et s'y maria le 28 septembre 1768 à Raymond Mesnard.

NAVERS, Jean-Baptiste.

Fils de Dominique et de Catherine Mendoze, de St-Roch-de-Parabelle, en Bigorre, Hautes-Pyrénées, il naquit en 1654 et se maria à Québec le 13 mai 1687, avec Marie-Françoise Sauvin, âgée de seize ans.

Il demeurait à Château-Richer. Mgr Tanguay, dans le premier volume de son Dictionnaire Généalogique (page 450), lui donne dix enfants, mais il lui en enlève cinq à la page 142 de son sixième volume.

Il mourut et fut enterré au Château-Richer, le 13 mai 1722. Son épouse lui survécut trente ans.

NAVICET, Marc.

Venu de Loqualone, près de St-Malo, France, il était à l'Hôtel-Dieu de Québec du 13 au 25 juin 1742. Il avait alors 22 ans et était chirurgien du vaisseau "Le Canada". (2)

NOOTH, J.-Mervin.

J.-Mervin Nooth, docteur en médecine et Membre de la Société Royale, vint au pays, comme médecin militaire, avec Lord Dorchester, vers 1786. Il avait été chirurgien à Halifax et à New-York avant la guerre américaine.

Laterrière, dans ses Mémoires, dit qu'il était le principal médecin de Québec. Il assista à l'examen que Laterrière dut subir pour obtenir sa licence. (3)

2. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, Québec.

3. Laterrière, *Mémoires*, pp. 168, 186.

Il était l'ami du peintre Von Moll Berczy, qui vint dans le Haut-Canada en 1792, où il se ruina et d'où il repartit pour Londres où ses créanciers le firent emprisonner. M. Philéas Gagnon, bibliophile, possédait une lettre qu'il écrivit de sa prison et qu'il envoya à son ami Nooth, à Québec. Remis en liberté, il revint à Montréal et y gagna sa vie avec son pinceau. Plusieurs églises possèdent de ses œuvres. Il mourut à New-York en 1813.

Nooth était surintendant général des hôpitaux anglais et étrangers de la Province de Québec; médecin de l'armée dans les provinces britanniques de l'Amérique, membre directeur de la Société d'Agriculture de Québec (en avril 1790). Il fut chargé, à la mort de Bowman, d'étudier le " Mal de la Baie ", malheureusement son rapport, qui devait être très intéressant parce qu'il avait recueilli un nombre considérable d'informations, n'a pu être retrouvé.

Il mourut à Bath, en Angleterre, le 3 mai 1828. (4)



O'CONNOR, T.

Il fit ses études à Paris et passa quelque temps en Angleterre.

Au mois de juin 1786, il annonce dans la Gazette de Québec, qu'il est accoucheur et qu'il demeure dans la maison de "défunt M. Dumon, à la Haute-Ville, proche du marché".

Faisant suite immédiatement à cette annonce, il y a celle d'une dame Mary Daly qui dit qu'après s'être fait traiter pendant deux ans pour le rhumatisme par plusieurs médecins, elle a été subitement soulagée par le docteur O'Connor. (1)

Voici un mémoire du docteur O'Connor :

4. *Gazette de Québec*, Nos 1209, 1289. *Daily Mercury*, May 1828.

Papers & Letters on Agriculture, S. Neilson, Quebec, 1790, P. 1

1. *Gazette de Québec*, No 1089.

Québec, juillet 1787.

Louis Lapointe

doit à M. O'Connor

		L.	S.	D.
Juillet, 6.	Une purgation 2/6, saignée 1/3, pen- sement 1/3.....	0	4	9
9.	Une purgation 2/6, le 12 une purga- tion 2/6.....	0	5	0
	Pour des préparations mercurielles faites pendant deux mois.....	1	10	0
	Onguent, Eau de Goulard et causti- ques pendant deux mois.....	1	10	0
Octobre, 7.	Une médecine 2/6, saignée 1/3....	0	3	9
	Pour extrait de.....fait pendant trois mois soir et matin, finissant le 6 décembre.....	2	5	0
Décembre, 6.	Onguent, Eau de Goulard et causti- que pendant le dit temps.....	2	5	0
	Pour des potions anodynes faites tous les soirs depuis le 6 décembre jus- qu'au 16 février 1788.....	1	15	0
	Onguent, eau et caustique pour ses plaies pendant le dit temps.....	1	15	0
	Pour visites et pansements depuis 6 juillet 1787 au 16 février 1788 qui fait sept mois et dix jours à 15/ par mois	5	5	0
	Le total étant.....	29	8	6
	réduit à....	10	0	0

Québec, le 28 octobre 1789. (2)

OLIVA, Frédérick-Guillaume.

Allemand d'origine, il vint probablement au Canada avec les troupes de Brunswick. Il serait né en 1749 d'après Mgr Tanguay. (3)

Sur un document qui se trouve aux Archives Judiciaires, on voit qu'en 1782, il s'intitule chirurgien-major.

Il pratiquait et demeurait à St-Thomas où, le 30 janvier 1782, il épousa Catherine Couillard des Islets, veuve de Pierre Dambourgès et cousine germaine du seigneur Couillard de St-Thomas.

Huit enfants naquirent de ce mariage :

Emilie-Jacobine, le 24 septembre 1784 ;

Frédéric-Godlip, le 10 janvier 1786 ;

Jacques, le 15 août 1787 ;

Thomas, le 21 décembre 1788 ;

Catherine, le 21 avril 1790 ;

Luce, le 10 janvier 1793 ;

Julie, le 22 mai 1795 ;

Marie-Louise, le 3 janvier 1797. (4) Le 27 juin 1820, elle épousa l'hon. Louis Panet.

Le 5 mai 1782, Oliva certifie un compte du docteur Dubergès, et le 2 septembre 1793, il envoie le mémoire suivant à Joseph Mayson, inspecteur de la douane de Sa Majesté :

	L.	S.	D.
Purgatifs et onguents.....	0	14	0
Un accouchement laborieux.....	2	0	0 (5).

Le docteur Oliva et sa famille arrivèrent à Québec, sur le brick "Dallas", dans la première semaine d'août 1786. (6)

3. *Dict. Gén.*, vol. VI, p. 167.

4. P. G. Roy, in *Bull. des Recherches Historiques*, vol. XXI, p. 72.

5. *Archives Judiciaires*, Québec.

6. *Gazette de Québec*, No 107.

Il fut membre du premier Bureau d'Examineurs Médicaux à Québec en 1789. Le 19 août de cette même année, il assista comme tel à l'examen de Laterrière (Mémoires, p. 187).

Sa fille cadette, Marie-Louise, épouse le 27 juin 1820, à St-Thomas, l'hon. Louis Panet, N. P., membre de l'Assemblée Législative, Conseiller Législatif et Sénateur. Elle décéda, à la Petite Rivière, le 4 juillet 1851, à l'âge de 54 ans, et fut inhumée dans l'église de l'Ancienne-Lorette. (7)

Philippe Aubert de Gaspé, dans ses "Mémoires", fait beaucoup d'éloges du docteur Oliva: "Je fus inoculé par lui (de la "petite vérole) à l'âge de 5 ans, pendant le mois d'octobre, et je "faisais journellement plus d'une lieue en voiture. C'est le même "médecin qui disait, quand la picote faisait des ravages dans les "campagnes: Quel bonheur pour les malheureux atteints de cette "maladie, s'ils tombaient malades dans les forêts, près d'un ruisseau, sous un abri de sapin: quatre-vingt-dix sur cent recouvreraient probablement la santé. On soignait alors les malades atteints de la picote à la plus grande chaleur et avec force boisson. "Le docteur Oliva est le premier qui ait introduit une méthode "opposée. La vaccine n'était pas alors découverte, et il avait soin "d'inoculer, autant que possible la petite vérole, l'automne ou le "printemps, prescrivant aux patients de sortir tous les jours."

Le 11 août 1793, Oliva était parrain au baptême de l'enfant de John McNider, marchand de Québec, à la Cathédrale Anglicane. (8)

Oliva mourut en 1820, quoique de Gaspé et Mgr Tanguay donnent comme date de sa mort, le 31 juillet 1796. M. P.-G. Roy, dit qu'il est mort l'année qui suivit le mariage de son fils, Frédéric-Godlip. Or celui-ci se maria le 16 février 1819. (9)

7. P. G. Roy, *Famille Panet*, p. 125.

8. *Registes de la Cathédrale Anglicane*, Québec.

9. *Bull. des Recherches Historiques*, vol. XXI, p. 92.

De Gaspé dit que sa mort " fut une perte irréparable pour la " ville de Québec, où les bons médecins étaient bien rares à cette " époque pour ne pas dire davantage".

Sa veuve se remaria au docteur François Fortier.

OUDE, Nicolas-Joseph.

Chirurgien allemand, il est présent à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 1er juin 1756. (10)

P

PAIN, Frédéric.

Fils de Jean-de-Marie Guidon, de St-Louis, diocèse de La Rochelle, Aunis. Le 26 août 1755, il épouse à Lévis, Suzanne Carrier, âgée de 28 ans, sixième enfant d'Ignace Carrier et de Rosalie Duquet. Ignace Carrier avait eu treize enfants par sa première femme, Perrine-Geneviève Grenet; il en eut huit par sa seconde. (1)

Maderan et Pain sont les seuls médecins qui se soient établis à Lévis pour y pratiquer leur profession sous le régime français. (2)

PASSERIEU dit BONNEFOND, Pierre.

En 1687, il épouse, à St-François-du-Lac, Marie-Thérèse Marest, fille de Marin et de Marie Deschamps. Elle était âgée de 14 ans et avait été baptisée aux Trois-Rivières.

Sept enfants naquirent de ce mariage: le premier fut baptisé au

10. *Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec.*

1. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. I, p. 105; vol. VI, p. 196.

2. Roy, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, vol. II, p. 241.

Château-Richer en 1697, les autres aux Trois-Rivières, le dernier en 1719. Le docteur résidait aux Trois-Rivières. (3)

Il figure dans un acte de Bénigne Basset, notaire royal de Montréal, du 4 décembre 1661. Il promet de défricher quatre arpents de terre en 1662, et en 1663, il est inscrit dans la milice de la Ste-Famille, en qualité de caporal de la troisième escouade. (4)

PATERSON, William.

Chirurgien de l'Hôpital de la Garnison, à Québec, il est mort en cette ville, dimanche le 25 octobre 1778. La "Gazette de Québec" du 29 du même mois dit: "qu'il a été enterré décemment le mardi suivant". (5)

Il avait aussi une certaine clientèle parmi la population civile de la ville, car le 1er février 1779, MM. R. A. Gray et Hugh Ritchie prient tous ceux qui doivent au défunt Wm Paterson, chirurgien, ci-devant de cette ville, de paier leurs dettes respectives avant le 1er mai prochain, à Jacob Rowe, par eux autorisé à cet effet & &. (6)

PAYSAN ou PAISAN, Pierre.

Fils d'André et de Marie Gontier, du Bourg-de-Tour, diocèse de Séez, en Normandie. Il naquit en France en 1725 et entra au service du roi en 1741, dans l'armée d'Allemagne, puis en 1743 dans les armées des Flandres et d'Italie. En 1748, il fut attaché à l'hôpital de Lisle, d'où il passa en 1751 au régiment de Guyenne. En 1756, il entra au service de la marine. En 1758, il laissait la France sur la frégate "La Fidèle", commandée par M. de Sala-

3. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. I, p. 467; vol. V, p. 509.

4. E. Z. Massicotte, in *Bull. des Recher. Historiques*, vol. XX, No 8, p. 254.

5. No 687.

6. *Gazette de Québec*, No 701.

berry, et se rendit à Louisbourg où il fut fait prisonnier de guerre et conduit à Halifax, d'où il fut transporté à Québec en 1760. Le 22 janvier 1763, il épouse à Lévis, Marie-Catherine Dubouchet ou Desjadons, âgée de 20 ans, fille de Charles Desjadons sieur de la Codré, et de Marie-Louise Ducas, de Lévis. Ils eurent quatre enfants. (7)

PELISSON.

Il demeurait et pratiquait aux Trois-Rivières où il épousa Marguerite Grant, dont le père était marchand, et qui entra aux Ursulines de cette ville, à l'âge de onze ans, en 1811. (8)

PERMILLAC.

Permillac pratiquait en France, dans la Dordogne, quand une circonstance malheureuse le força à quitter le pays et à venir au Canada. La lettre suivante est le seul document que nous ayons pu nous procurer à son sujet.

“Douime, près Sarlat, Dordogne,

22 mai 1822.

“Taillefer, médecin, à monsieur Phélippon, négociant.

“Souffrez monsieur que je rappelle à votre souvenir un de vos
“anciens et zélés serviteurs, permettez que je présente ma révé-
“rence respectueuse à Madame Phélippon par continuation de
“vos bontés pour moi je vous supplie d'accorder votre utile pro-
“tection à M. Permillac mon compatriote l'un des médecins les

7. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. III, p. 483; vol. VI, p. 271. Roy, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, vol. II, p. 354.

8. *Histoire des Ursulines des Trois-Rivières*, vol. II, p. 519.

“ plus instruits de l'arrondissement de Bergerac. Une affaire
“ malheureuse qu'il vous racontera lui-même parce qu'il serait
“ trop long de la déduire dans une lettre; une affaire ai-je dit mal-
“ heureuse, mais non déshonorante, l'a conduit dans le pays que
“ vous habitez. Cet homme a laissé dans notre pays la plus flat-
“ teuse opinion de ses talents et laissé tous les médecins et chirur-
“ giens de nos alentours dans l'affliction de sa perte, que je sou-
“ haiterais présenté par ma main qu'il enlevât les suffrages de
“ Madame et des vôtres. Je crois en vérité que vos habitations
“ seraient bien conduites sous un docteur de ce mérite.

“ Agréez les vœux que je fais pour votre prospérité

“ Votre très dévoué et respectueux serviteur

“ Taillefer, m^{dn}. ” (9)

PEROUT, François.

François Perout, de Langres, aide-chirurgien du navire “ Cé-
lèbre ”, entre à l'Hôtel-Dieu du P.-S., Québec, le 12 septembre
1757, et en sort le 11 octobre suivant. (10)

PERREAULT, Charles-Norberr.

Fils de François-Joseph Perreault, député du comté de Hun-
tingdon à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, et de Ursule
McCarthy, fille du Major Richard McCarthy et d'Ursule Benoit,
cousine de F.-J. Perreault, Charles-Norbert Perreault demeurait
et pratiquait à Québec. Un de ses ancêtres avait pratiqué la chi-
rurgie dans la ville de Cosne-sur-Loire, diocèse d'Osaise.

Il épousa Charlotte Desbarats, qui mourut à Québec, âgée de
29 ans, le 1^{er} février 1829. Elle fut inhumée à St-Edouard de
Frampton.

9. *Archives des Ursulines des Trois-Rivières.*

10. *Archives de l'Hôtel-Dieu, Québec.*

Après avoir soigné avec un dévouement et une abnégation admirable les victimes du Choléra, il mourut lui-même de cette terrible maladie, le 16 juin 1832. Après l'inhumation de son corps, on eut peur de l'avoir enterré vivant, car quelqu'un certifia qu'il avait pris une forte dose d'opium quelques heures auparavant. (11)

PERROT ou PERREAU, Jacques.

Fils de Jacques Perrot, chirurgien, et de Marguerite Caché, de St-Jacques, ville de Cosne-sur-Loire, diocèse d'Auxère, Bourgogne, il naquit en 1697 et se maria, le 10 janvier, 1724, au Château-Richer, à Marguerite-Elisabeth Navers, âgée de 20 ans, fille de Jean-Baptiste Navers, chirurgien de cet endroit. Ils eurent dix enfants.

Il pratiquait à Lachenaye où tous ses enfants, excepté le deuxième, furent baptisés, et où il mourut le 20 avril 1754.

La veuve Perrot se fit sage-femme à Lachenaye. (12)

PESE, Aman.

Le sieur Aman Pésé, chirurgien aide-major du second bataillon de Berry, est décédé le 3 mai 1760 et a été inhumé le lendemain dans le cimetière de l'Hôpital-Général, Québec.

(signé) Rigauville, ptre chap. (13)

PETIOT des CORBIERES.

Voir des CORBIERES, Claude.

PETRO, Etienne.

Etienne Petro était présent, à Québec, au contrat de mariage de

11. Roy, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, vol. V, p. 100. *Histoire des Ursulines*, vol. IV, p. 683. P. J. Perreault, *Autobiographie*. Robitaille, *Mémoires*, p. 17.

12. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. VI, p. 317.

13. *Registres de l'Hôpital-Général*, Québec.

Jean LeNormand, le 8 juillet 1656. Il était chirurgien (Audouard). (14)

PETURON, Jean.

“ Il demeurait à St-Joseph, paroisse sur le Cap Lauzon, Seigneurie de Deschambault, et y exerçait la médecine et la chirurgie “ depuis 1764 avec un succès admirable. Il résidait au manoir de “ Sieur Louis fleury de la gorgendière seigneur du dit lieu, avec “ lequel il avait lié la plus étroite amitié. Il est mort le 25 février “ 1791, à 5.30 du soir, frappé subitement d'apoplexie en revenant “ du Cap-Santé. Agé de 66 ans, c'était un homme de bien, aimé et “ respecté par tout le monde de la paroisse et des paroisses voisines. Il a été enterré dans l'église allée du côté de l'épître, près “ du banc seigneurial. Tous les coparoissiens ont tenu à honneur “ à suivre son corps jusqu'à sa dernière demeure.” (15)

PETUZO, Jean.

Jean Petuzo, chirurgien, fut enterré le 26 février 1791, à Deschambault. (16)

PHLEM, Yves. (17)

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, demeurait à Sainte-Anne-de-la-Pérade un charlatan du nom de Yves Phlem qui se disait chirurgien et qui avait acquis une réputation qui s'étendait à toute la colonie.

Phlem, Yves, dit Yvon. Fils de Guillaume Phlem et de Marguerite Pervine, de St-Jean-de-Morlaix, diocèse de Tréguier, Basse-Bretagne.

14. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. I, p. 480.

15. *Archives Judiciaires*, Québec: registre des mortalités, Deschambault.

16. Tanguay, *Dict. Gén.*, vol. VI, p. 357.

17. M.-J. Ahern, *Quelques Charlatans du régime français dans la province de Québec*, pp. 6 à 12.

Se maria le 8 avril 1724, à Sainte-Famille, I. O., avec Marie Levreau, âgée de 29 ans, fille de Sizte Levreau ou Lereau et de Reine Deblois, de la même place. Huit enfants naquirent de ce mariage. L'aîné fut baptisé à St-Nicolas, les autres à Ste-Anne-de-la-Pérade.

Phlem est mort et a été enterré à ce dernier endroit le 27 septembre 1749. Voici ce qu'il dit de lui-même :

“ Il est né dans la ville de Morlaix, en Basse-Bretagne. Adolescent on lui a appris à saigner, à pancer des blessures et plusieurs remèdes pour guérir différentes maladies. Il fit d'abord des progrès dans l'art qu'on voulait luy enseigner. L'expérience le perfectionna et luy acquit une bonne réputation. L'inclination de naviguer qui est naturelle aux bretons le détermina à s'engager à St-Malo pour venir au Canada sur un vaisseau adressé au Sieur Prat dit Duprat, (c'était probablement Louis Duprat, capitaine du port de Québec). En arrivant ici il essuya une grande maladie qui le laissa dans un triste état.

“ Il est impossible de dire combien il luy fut difficile de pouvoir subsister dans les commencements. La science qu'il avait acquise et qui était la seule que la Providence luy avait accordée luy était inutile parce qu'il n'entendait que le breton. Cependant, comme le bon Dieu procure toujours les moyens nécessaires à ceux qui vivent selon ses préceptes, son ignorance de la langue française ne fut pas un obstacle pour empêcher beaucoup de personnes de s'adresser à luy dans différentes maladies, ce qui le fit connaître et luy procura une réputation surtout pour les chancres où il a fait des cures considérables connues dans toute l'étendue de la colonie. En 1725, il s'était fixé à Ste-Anne-de-la-Pérade où il était aimé et respecté de tous ses coparoissiens et généralement par tous ceux qui le connaissaient. Comme chirurgien sa réputation était très étendue dans le pays. Il en fut ainsi jusqu'en 1735, quand il rencontra Jean Bilodeau qui demeurait dans la paroisse et Cotte St-François, lille d'Orléans.”